Leg. Assembly R. Roo 15-2-07

# LE COURRIER DE L'OUEST

Voyez ! J'ai des complets valant $10.,$12.et $15. que je vendrai à $7., $8. et $10. pour débarrasser.
Je veux vendre ces marchandises afin de faire de l'espace pour le stock d'automne.
Venez me voir pour votre chapeau d'automne.
S. F. MAYER

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 4 OCTOBRE 1906 — No. 52



# A TRAVERS LE MONDE

## France et Japon

Paris.—Le bruit court que l'on s'occupe en ce moment d'un projet qui aurait pour but de compléter l'entente franco-anglaise et les alliances franco-russe et anglo-japonaise, par une entente entre la France et le Japon. Cette dernière serait calculée de façon à dissiper les craintes de la France relatives à l'Indo-Chine.

Dans un entretien qu'il a eu sur ce sujet, M. Takekoski, homme d'Etat japonais, a fait remarquer que les relations entre la France et le Japon étaient des plus cordiales et qu'elles ne pourraient qu'aboutir à une entente amicale, le Japon ne nourrissant aucun projet contre l'Indo-Chine et étant prêt à donner à la France de sérieuses garantie sur cette question. Cet homme d'Etat a ajouté qu'une entente franco-japonaise était d'une nécessité absolue pour le développement commercial du Céleste Empire.

M. Takekoski a rappelé qu'en 1884 le cabinet Freycinet avait proposé une alliance au Japon, mais que ce dernier n'avait pu accepter en ce moment.

## LE PROGRES EN CHINE

Shanghai, Chine. — Une autorité compétente déclare que la Chine a fait plus de progrès durant les derniers cinq ans que toute autre nation, sans excepter le Japon. Il admet que la Chine n'a pas fait autant de progrès en fait de mines et de la production du charbon que les Etats-Unis, mais il concède cependant qu'elle a fait un changement notable dans son attitude générale vers la civilisation de l'Ouest. La dernière preuve du progrès de la Chine est l'émanation du décret Impérial promettant un changement de lois. Malgré que la loi ne promette pas une constitution telle qu'on l'avait pensé elle indique un progrès bien évident. C'est en un mot la condition identique pous chaque candidat futur à un emploi officiel, telle que prescrite il y a huit ans, par le jeune empereur, et qui fit éclater la révolution des Boxers. Aujourd'hui l'impératrice douairière, qui avait remplacé le jeune monarque, par suite de son radicalisme trop prononcé, fait émaner le même décret.

## LA SITUATION EN RUSSIE

Mannhein, Allemagne.—M. Rotter, délégué du parti socialiste polonais, dans un discours prononcé devant la convention nationale des socialistes allemands a fait les déclarations suivantes :

" Je viens du pays où le peuple lutte, vaillamment contre la tyrannie. Laissez-moi vous dire ce que nous avons fait depuis la déclaration de la loi martiale à Varsovie en 1905. Les masses sont organisées dans les villes et les campagnes. Nous avons la liberté de la presse inconnue jusqu'ici et les petits vendeurs offrent nos journaux dans les rues. Des milliers de citoyens sont armés. Nous avons purgé la police de ses plus mauvais éléments. Nous ne sommes pas soulevés contre l'autocratie mais nous avons commencé à armer le peuple pour la lutte.

" Nous avons fait plus. Nous avons commencé à conquérir peu à peu l'armée à notre cause et nous sommes sûrs aujourd'hui que des régiments entiers sont à nous.

Il est facile de se rendre compte, d'après ce qui précède que tous les troubles dont la Russie souffre depuis si longtemps ne sont que le prélude du gigantesque mouvement révolutionnaire dans lequel sombrera à jamais le plus grand empire du monde.

## A MADAGASCAR

Marseille. — Les dernières nouvelles reçues de Madagascar annoncent qu'un sanglant combat a eu lieu entre soldats français et une armée d'indigènes appartenant à la tribu de Fahavolo. Les Français, au nombre de 150 ont été cernés par les Malgaches en nombre supérieur, mais ils se défendirent jusqu'à l'arrivée des renforts.

Les indigènes ont laissé 360 morts sur le champ de bataille. On ignore quelles ont été les pertes des Français.

On rapporte que plusieurs tribus du nord de l'île ont pris les armes.

## L'ALLEMAGNE ET L'AUSTRALIE

Londres. — Les journaux de Wigerman reproduisent un article du " Deutsche Volksvert Schaftliche Korrespondenz " invitant le gouvernement impérial à user de représailles à l'endroit du gouvernement australien, si ce dernier tente d'accorder la préférence aux importations anglaises. Le " Korrespondenz " affirme qu'après la Grande Bretagne, l'Allemagne est le plus fort client de l'Australie, et il prétend que l'Allemagne a le droit d'être traitée de pair avec toutes les autres nations. Il ajoute que les expéditeurs allemands espèrent que le gouvernement traitera l'Australie de la même manière qu'il traite le Canada.



## AU MEXIQUE

Mexico.—Le président Diaz a ouvert le 17 septembre la session d'automne du congrès. Dans son message, il a déclaré que le Mexique était en relations amicales avec presque toutes les nations civilisées. Il a déclaré également que le gouvernement avait fait frapper de la monnaie pour un montant de $43,000,000.

Par coïncidence, le 17, était aussi le jour anniversaire de la naissance du président, et on avait organisé des fêtes à cette occasion. Le président est âgé de 76 ans.

## Les troubles cubains

Comme il fallait s'y attendre les délégués américains à Cuba ont fini par tout gâter. Le secrétaire Taft a présenté en les faisant siennes les réclamations des rebelles.

Devant cette attitude le Président Palma et son gouvernement ont décidés démissionner.

La riposte des Etats-Unis ne s'est pas faite attendre et le 30 septembre M. Taft a lancé une proclamation par laquelle il apprend aux Cubains, qu'il est gouverneur provisoire de l'île de Cuba.

Le nouveau gouverneur va s'occuper immédiatement de rétablir l'ordre dans l'île. Il dispose à cet effet, de nombreux soldats américains et de plusieurs navires de guerre. Généralement l'intervention des Etats-Unis est favorablement regardée par les partisans de l'ordre.

Elle est plus sévèrement jugée par les puissances Européennes qui voient d'assez mauvais œil, les américains disposer pour une deuxième fois du sort de la " Perle des Antilles. "

## L'agitation Carliste en Espagne.

Saint-Sébastien.— La recrudescence de l'agitation carliste en Catalogne a obligé les autorités civiles et militaires de cette province à adopter des mesures énergiques de répression. L'activité des carlistes est attribuée à l'influence de don Jaime de Bourbon, fils de don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne.

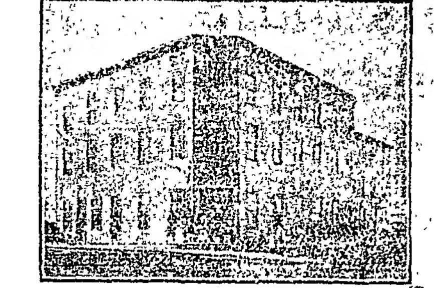
D'importantes sommes d'argent, provenant d'une source inconnue, ont été récemment distribuées parmi les carlistes. La frontière et la côte sont constamment surveillées par les gendarmes. Des membres éminent du parti ont disparu. Toutes les dépêches sont soumises à la censure.

## CHAMBERLAIN MALADE

Londres—Joseph Chamberlain, d'après les instructions de son médecin, ne prendra part à aucune assemblée politique ou autre cet automne. L'ex-secrétaire des colonies est atteint de la goutte et sa vue s'affaiblit de plus en plus.





# A la Martinique

### Dans les ruines de St-Pierre

Une correspondance de la Martinique rend compte d'une récente visite faite aux ruines de la malheureuse ville de St-Pierre. Quatre ans seulement se sont écoulées depuis la terrible éruption de la montagne Pelée, et déjà les décombres de ce qui fut une florissante cité sont couverts par la végétation luxuriante des tropiques. Bientôt, il ne restera plus vestige de St-Pierre, qui disparaît une seconde et dernière fois.

" Il est impossible, dit le correspondant, de rendre l'impression ressentie, la secousse violente éprouvée lorsqu'au détour de la route du Carbet on aperçoit tout à coup les premières maimaisons en ruine de St-Pierre. Rien ne vous prépare à semblable vision. De quatre ans à peine date cette catastrophe. Cinq cents ans se seraient écoulés que vous n'escompteriez pas un plus étrange spectacle.

" Au premier plan une fontaine de bronze émerge, puis se dessine la rondeur d'un bassin aux pierres verdâtres et moussues ; partout apparait un chaos de pierres noires déchiquetées, disjointes ; ça et là des pans de murailles grises et lézardées se dressent avec leurs longues fenêtres béantes, toutes pleines de ciel bleu. Et cela, fauve, tourmenté, surgit d'une immense nappe de verdure qui, là-bas très loin, s'en va finir aux premiers contreforts creux et dénudés du volcan.

" On arrive, on pénètre dans la rue Victor-Hugo, la longue rue centrale qui d'un bout de la ville à l'autre, court parallèlement au rivage. Elle est la seule déblayée à l'heure actuelle, la seule qui mette en communication avec le reste de l'île les villages du Céron et du Prêcheur, longtemps isolés par cet amoncellement colossal de ruines entassées.

" Des deux côtés, de hauts talus en pierre sèches la bordent, auxquels s'appuient des murailles de maisons chancelantes. Et des herbes, des cactus, de grands roseaux, des palmiers même, ont poussé partout à gauche, à droite, luttant de toute leur jeune sève pour atteindre ces crêtes immobiles. Ça et là, un arbre s'égare, se trompe, s'accroche à quelque pierre disjointe, s'emberasse dans l'encâdrement d'une fenêtre ou d'un porche, et, secouée par la brise, on voit se balancer sa tête verte sur une grande muraille dénudée. A pas silencieux, posant leurs pieds de bronze dans la poussière, des indigènes vous croisent, portant sur leur tête en de larges corbeilles des mangues, des citrons, des bananes. Parfois une mangouste grisâtre traverse rapidement la route, courant d'un buisson à l'autre, à la recherche des serpents qui, des pitons du Carbet, se glissent maintenant dans ces décombres. Et ce sont les seuls habitants de St-Pierre aujourd'hui ! Sauf le rythme du flot, le bruit d'une pierre qui tombe, plus rien. Nul chant d'oiseau n'anime cette solitude infinie.

" On tourne à droite, on dépasse la haute ruine de la cathédrale, qui, elle aussi, paraît lutter avec la végétation qui l'étreint, on traverse le cimetière nouvellement déblayé et dont les longues dalles plates et blanches semblent une ironie dans cette immense ossuaire. Ville étrange où les anciens morts devinrent les privilégiés, où, seuls, ayant une sépulture ils la gardèrent.

" Par une belle route en lacets, aujourd'hui obstruée de ronces et de lianes, on atteint le sommet du morne d'Orange. Face à la montagne Pelée, ce morne surplombe la mer et la ville, et c'est de là qu'il faut voir St-Pierre.

" Le rivage s'échancre en une anse profonde ; la mer, de son remous constant, le borde d'une frange d'écume qui, d'ici, paraît un fil blanc immobile, A vos pieds. à pic, les maisons du mouillage aux toits défoncés, pressés les unes contre les autres, laissent bailler leurs formes éventrées et cubiques. Mais plus loin, détruites, pulvérisées par le volcan, les bâtisses n'ont plus ni formes, ni contours. La végétation les a presque totalement submergées. A peine ça et là percent-elles, posées comme d'étranges menhirs sur la plaine verte.

" La montagne Pelée, fauve, denudée, domine au loin tout ce paysage. Un amas du nuages lourds s'accroche au sommet. Moitié vapeur, moitié fumée, il y tournoie avec lenteur. Dans une éclaircie, furtivement, parfois son dôme apparait; semblable à quelque gigantesque four à charbon. D'innombrables fumerolles prennent naissance à 20 mètres de sa crête. Blanches, bleues, avec des reflets d'acier, sinueuses, elles rampent jusqu'à la cîme. Puis, d'autres nuages arrivent plus denses, couvrent la montagne, effacent tout. Parfois l'un d'eux se détache, passe sur la ville et, poussé par la brise, promène un instant dans le ciel bleu sa belle rondeur blanche éclatante. Sur le sol, sur les ruines silencieuses, on voit errer avec lenteur la forme mouvante de sa grande ombre. Hormis cela, rien ne bouge, rien ne vit, en cet immense et morne paysage. Toujours, partout, ce même silence impressionnant et vaste. Pas un cri, pas un bruit ne monte de cette ville morte qui, dans sa tombe de verdure, s'ensevelit !

---

Aveuglé par la lumière, lassé par la chaleur, je redescends ; une minute, je m'assieds sous le pont de la Roxelane dont l'arche a résisté, seul endroit aujourd'hui où l'on puisse trouver un peu de fraîcheur et d'ombre. Devant moi se dressent les hauts murs sans toit du séminaire, vaincus eux aussi par la végétation souveraine. Quelques arbres commencent à y apparaître, qui, d'ici, semblent de grosses touffes d'herbes éparses sur des lignes nettes de remparts. Et lorsque, par la rue Bouillé qui longe la mer, je regagne ma pirogue, le spectacle devient peut-être plus saisissant encore.

" En ligne maintenant, les hautes ruines droites se pressent, se dressent, et contre elles se rue l'assaut d'une végétation furieuse. Ça et là, un arbre, une touffe de roseaux plante son panache sur leur sommet, comme un plus audacieux combattant son drapeau. Mais, en général, leur crête reste invaincue et dénudée. Avec leurs pans de murs en contreforts, écroulés à moitié, elles semblent s'arcbouter contre l'assaillant. A les voir trapues et puissantes, on leur prête je ne sais quelle force sourde de résistance. Elles paraissent se hausser en un suprême effort. Ce qui reste de la mort ne veut pas être détruit par la vie.

" Lorsque j'aborde Fort-de-France, à cinq heures, c'est une brusque transition. Chacun est descendu sur la savane ; il fait beau Les jeunes filles ont mis leurs plus jolies robes blanches, les officiers de marine leurs plus pimpants uniformes. On se regarde, on plaisante, on sourit, on babille. Un Martiniquais, auquel je comte mes impressions du jour, m'affirme que, sans la défense du gouvernement, St-Pierre serait en partie reconstruit aujourd'hui. Quant au cratère de la montagne Pelée, on ne s'en effraye qu'à certains jours, paraît-il ; à d'autres, on y va soit en procession, soit en pique-nique.

" Et ce courage, cette audace, cette gaieté, cette insouciance plutôt, vient de la même force que cette poussée de végétation luxuriante sur les champs dévastés de St-Pierre. Sur la mort, c'est la même victoire incessante de la vie ! "



Faites abonner vos amis au COURRIER






**No. 8**

—Des coquerets, dit-il, et on ne les a pas cueillie.

Il se pencha aussitôt, et se laissa distancer. Les deux jeunes gens continuèrent seuls. Et Claude vit que les souvenirs de Thérèse n'iraient pas loin désormais. Elle dit encore deux ou trois phrases, distraites, sans accents, destinées peut-être à la tromper ellemême sur cette situation nouvelle : seul avec lui. Puis elle se tut. Elle regardait en avant, loin, comme le jour où, dans le bois de Laurette, elle avait eu de si étranges idées. Un oiseau menu, les plumes relevées en collerette, vint se poser devant elle, sur l'allée, jeta une petite note triste, et disparut. Thérèse le reconnut, trésaillit, et tourna la tête vers la maison làbas, vers une fenêtre qui était close, au premier.

– C'est le rouge-gorge de mon oncle, dit-elle.

Et elle se mit à marcher de son pas souple, la joue un peu pâle, les yeux graves et profonds dans le vague.

Thérèse avait achevé sa partie dans le duo d'amour, qu'elle avait commencé et qu'elle interrompait sous la même impulsion mystérieuse. C'était à Claude de parler maintenant. Oh ! ce fut bien simple. Ils étaient parvenus à l'un des angles du jardin. L'allée se coudait autour d'une touffe de bambous. Quand il fut à l'abri de la haute gerbe. à demi dégarnie par le froid, Claude s'arrêta, et dit :

—Vous êtes infiniment bonne.

—Croyez-vous ? répondit-elle en tournant vers lui son regard très-sérieux et très-doux.

—Oui ; tout le temps que vous parliez, j'enviais celui que vous défendiez.

La lueur d'un sourire léger éclaira le visage de Thérèse.

– C'est vrai, dit-elle; ceux que j'aime, je les aime bien.

Sa main pendait le long de sa jupe, Claude la prit. La petite main ne se retira pas. Mais elle tremblait. Thérèse se sentit attirer vers lui, et elle s'abandonna un peu, et elle entendit une voix qui disait tout près d'elle, si près que le souffle des mots passait, comme une caresse dans ses cheveux :

—Eh bien ! moi, je vous aime !... Voulez-vous m'aimer aussi ?

Elle le regarda. Elle lut sur le visage de Claude, l'ardent et fort amour qu'elle avait souhaité.

–Oui, dit-elle faiblement. je veux bien.

Et ainsi ils engagèrent leurs âmes.

Derrière eux des pas se rapprochèrent. C'était M. Maldonne qui les rejoignait.

Alors ils se séparèrent un peu l'un de l'autre, et se remirent à marcher, côte à côte, sans rien se dire...

Thérèse ne se trompait pas. Robert la voyait. Il était là, derrière la fenêtre aux rideaux baissés, en proie à des sentiments de révolte, de colère contre lui-même et contre la vie, que la solitude existait encore. Depuis qu'il était sorti du salon, il arpentait sa chambre à grands pas, s'arrêtant et se courbant parfois devant les vitres pour suivre, à travers les fleurs de mousseline du rideau, la promenade de Thérèse et de Claude, qui lui semblait d'une longueur indéfinie. Il devinait les mots échangés, il éprouvait le supplice des sourires qui vont à d'autres. Et de son cœur, gros d'amertume, des plaintes s'échappaient, les unes proférées à hautes voix, les autres murmurées ou inintelligibles :

"Comment me traite-t-on ici ? Comme un étranger, comme ceux dont on se défie. M'a-t-on fait l'honneur de me consulter, de m'aprendre ce qui se tramait ici ? Car, c'est un coup monté, une trahison d'amitié manifeste. Guillaume l'a introduit ici, ce jeune homme, avec la légèrete qu'il met en toutes choses ; il l'a défendu contre moi; il m'a donné tort, par deux fois, à moi qui voulais protéger la maison, notre bonheur à tous, contre un entraînement insensé. Lofficial est complice, et Geneviève elle-même. Oui, ma propre sœur ! Il se sont ligués pour me tenir à l'écart. Voila ce que m'a valu l'absurde, l'inepte dévouement que je leur ai montré. A quoi bon se gêner, avec ceux qui aiment trop ? On est bien sûr qu'ils ne quitteront pas la maison. On leur dira plus tard, quand ils ne pourront plus s'opposer à rien... O pauvre existence que la mienne ! Je n'ai fait que ramasser les miettes de toutes les tendresses que j'ai approchées. Et à présent même on me les refuse... J'avais cru avoir gagné au moins le cœur de l'enfant, sa pitié... C'était si doux, autour de moi, cette petite que j'avais formée, cette jeunesse. Et cela m'appelait de noms si tendres que je me croyais aimé. Eh bien ! regarde, regarde-là, ta Thérèse... Est-tu oublié ? O Thérèse, comme je te voudrais encore telle qu'il y a trois mois, quand aucune autre pensée que la mienne, celle de ton père et de ta mère n'occupant ton esprit... Ou bien plus petite, oui, à l'âge de ta première communion, lorsque la jeune fille n'avait point paru, et qu'il n'y avait ici qu'une enfant dont nous partagions fraternellement la chère présence... Tiens, je te voudrais encore plus petite pour t'avoir plus longtemps, je te voudrais à peine parlante, avec tes robes longues comme le bras, et des yeux qui remerciaient si bien, quand tu trouvais mes bonbons et mes jouets dans tes souliers de Noël ! A présent, voir cela !

Il s'était arrêté. Son regard fixait le fond du jardin, là-bas, où les deux jeunes gens, à demi cachés par la touffe de roseaux, se tenaient immobiles. Robert se retira brusquement de la fenêtre.

—Je ne l'embrasserai plus jamais, dit-il tout haut Elle est à un autre.

Il s'était reculé jusqu'à la glace qui surmontait sa cheminée. Alors il aperçut son visage si défait, le désordre et la violence de ses idées si manifestement empreints sur ses traits, qu'il en fut saisi, Une lumière rapide se fit en lui. "Oh ! dit-il en se prenant le front est-ce que...? "Et cette question, qu'il n'osa achever, le rendit tout pâle.

Quelqu'un frappait à la porte. Il n'entendit qu'à la seconde fois.

—Entrez ! dit-il en se détournant.

C'était Geneviève Maldonne. Elle entra. Sa physionomie avait une dignité plus grave, une sorte d'assurance et de tristesse à la fois, qui ne lui était pas habituelles. Elle ressemblait, sa tête régulière un peu raidie par l'émotion et calme avec effort, à la statue de la pitié qui, pour une fois, serait chargée de faire justice.

—Vous me surprenez bien accablé, dit Robert, qui essayait de se ressaisir et de faire bonne contenance devant elle. Venez, je vous prie... Tenez, voici le fauteuil..... Désirez-vous...?

Il la conduisait, ne sachant trop ce qu'il disait, près de la fenêtre. Elle fit signe qu'elle voulait demeurer debout. Elle était en pleine lumière. Il la regarda de nouveau. Et il comprit si bien, qu'il baissa les yeux, et s'assit à contre-jour, sur le bras du fauteuil.

—J'ai à vous parlé de choses sérieuses, Robert, dit madame Maldonne, d'une voix nette, à peine tremblante.

Il affecta de le prendre légèrement.

—Oui, dit-il, je m'y attendais. Vous venez me gronder de la scène que j'ai faite en bas. En votre qualité de maîtresse de maison impeccable...

—Vous vous trompez, reprit-elle, du même air sûr d'elle-même et du devoir qui l'amenait. Il s'agit d'un sujet si délicat, qu'il faut toute la confiance que j'ai en votre honneur, Robert, pour oser l'aborder avec vous.

Robert leva les yeux sur cette robe grise à plis droits, immobile à trois pas de lui, sans oser les lever plus haut.

—Nous causons ici de femme noble à gentilhomme, et de frère à sœur, répondit-il, vous pouvez tout dire. De quoi s'agit-il ?

—De Thérèse.

—En effet, dit-il en se détournant d'un mouvement de colére et désignant la fenêtre du doigt, je puis vous apprendre ce qu'elle devient. Regardez-la, elle promène seule avec M. Claude Revel, son fiancé, je suppose... ils sont touchants... Mais, regardez donc.

Madame Maldonne ne bougea pas.

—Je n'ai pas à épier ma fille, dit-elle, je suis sûre d'elle. Si elle a choisi ce jeune homme...

– Pardon, si vous avez choisi pour elle...

—Je dis que si elle a choisi ce jeune homme, je connais assez la droiture de Thérèse, pour savoir qu'il est digne d'elle.

—Oui, oui, faites des phrases, vous ne me tromperez pas. Vous êtes tous d'accord. Thérèse est fiancée. Elle se marie, c'est convenu, Et moi, je ne dois pas m'en douter, n'est-ce pas ? Je suis le gêneur, l'étranger qu'on écarte.

– Robert, dit sévèrement madame Maldonne, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Que Thérèse se soit éprise de M. Claude Revel, c'est possible. Je n'ai rien fait pour cela, son père non plus, Et la question n'est pas là, entre nous.

Devant l'obstination tranquille de Geneviève, l'emportement à demi simulé de M. de Kérédol tomba.

–Soit, dit-il. Alors où est la question.

—Mon pauvre ami, reprit la voix devenue compatissante de madame Maldonne, l'étroite intimité où vous avez vécu, de longues années, avec nous, avec Thérèse, n'était pas sans danger pour vous. Thérèse est très enfant, très affectueuse... trop peut-être, et je crois...

Elle hésitait. Les mots tremblaient sur ses lèvres.

—Vous croyez ?

Le regard de Robert rencontra tout à coup celui de Geneviève.

Elle baissa les yeux.

—Je crois que vous l'aimez, dit-elle.

Quand elle releva la tête, il était courbé vers le parquet, le front appuyé dans ses mains. Il se taisait.

—J'aurais dû le voir plus tôt, reprit-elle. Cela eût mieux valu pour nous tous. Depuis le premier jour où M. Revel est entré dans la maison, vous avez beaucoup changé. Vous avez eu des tristesses et des découragements qui n'étaient pas dans votre caractère.

Et même, longtemps avant cela, il y avait des signes... quelque chose de trop exclusif, de trop personnel dans votre dévouement...... Oh ! pardonnez-moi, Robert, si je suis obligée de vous parler de la sorte... Je sais que vous étiez de bonne foi, que c'est notre faute autant que la vôtre... J'en ai causé tout à l'heure avec Lofficial... Vous connaissez l'estime qu'il a pour vous... Et il a été de mon avis... Alors, mon pauvre ami, je suis montée, quoique cela me coûtât... Vous voyez bien. Robert, vous souffrez... vous êtes jaloux d'elle... avouons-le.

Et lui si fier, qui se faisait un point

(Suite à la 6 ième page.)

# Coin Féminin

## CHRONIQUE.

### LES ECOLES MENAGERES

Nos lecteurs ne sont point sans avoir entendu les échos de la vaillante croisade que mènent les dames de la "Saint Jean-Baptiste," de Montréal, en faveur des Ecoles Ménagères.

Ayant bien souvent touché du doigt l'incurie, l'ignorance de beaucoup de femmes en matière de "ménage," ayant constaté la misère malpropre de certains *intérieurs*, ces dames, persuadées qu'on pouvait porter remède à cet état de choses, ramener le mari au foyer dont il s'éloigne, où le moindre bien-être ne sait le retenir ; rendre la santé aux enfants amenée par l'air insalubre du logis mal entretenu et la mauvaise qualité de la nourriture, ces femmes de cœur ont résolu de se consacrer à cette œuvre de régénération.

Avec une ardeur d'apôtre, Madame Béique, Madame M. de Beaujeu et d'autres dont les noms m'échappent, dignes de figurer dans les annales du vrai féminisme, firent faire à l'œuvre ses premiers pas.

Ce n'était pas une petite entreprise que d'établir chose pareille ; certes, les encouragements, les dévouements même ne durent point leur manquer, mais les critiques des amis, les démarches fatiguantes. parfois rebutantes aussi, les soucis de la situation financière ; n'ai-je pas raison d'écrire que ces dames firent œuvre d'apôtres ?

Grâce à Dieu, l'œuvre est maintenant en bonne voie d'avenir. Les futurs professeurs de l'enseignement ménager reviendront bientôt d'Europe avec un excellent bagage de science ménagère théorique et pratique, acquis dans les écoles modèles du genre.

• • •

Notre bonne Françoise, comme toujours aux œuvres propres à l'avancement de ce pays, si cher à son patriotique cœur, a ouvert toutes grandes les colonnes de son journal à la généreuse initiative de Mme Béïque.

En une série d'articles supérieurement pensés et écrits, Mlle de Beaujeu a analysé le programme de l'école futur et cita les créateurs d'entreprises semblables dans différentes contrées d'Europe.

Ces noms, auxquels l'humanité doit tant, on me permettra d'accoler celui de la comtesse de Diesbach, initiatrice de l'Enseignement ménager en France.

Pour les âmes vraiment chrétiennes et vraiment françaises, voir le bien et s'y dévouer est tout un. Ce fut le cas de Mme de Diesbach.

La Belgique avait, depuis longtempe créé une Ecole ménagère faisant merveilles ; Madame de Diesbach en étudia les rouages et se convainquit que pour la France une telle organisation serait la guérison de bien des plaies.

Aux assauts livrés au foyer, divorce, éducation monopolisée par l'Etat, elle résolut d'opposer la science ménagère, le foyer attrayant, restauré, l'art de faire beaucoup avec peu inculquée a la femme, et retenir par ces divers moyens les maris et les grands fils ; ce fut dès lors sur cet objectif que se concentèrent toute son ardeur et tout son zèle.

Afin de pouvoir enseigner, pratiquement et d'une voix autorisée, cette science du ménage, la comtesse de Diesbach se fit elle-même élève.

Pendant trois ans, elle étudia à Bruxelles, dans le but d'obtenir le diplome nécessaire à la fondation rêvée.

Sa qualité d'étrangère lui fut d'abord un obstacle ; mais quand on eut compris quel usage elle comptait en faire, on n'hésita pas, et la courageuse française revint, après des examens brillants, possesseur du précieux parchemin.

En France, très rapidement, Mme de Diesbach vit s'accroître le nombre des partisans à sa chère cause. Les personnages compétants en matière d'enseignement féminin se rangèrent à son bord, comprenant quel bien résulerait de cette œuvre, pour la famille et la société.

Les préjugés, n'est-ce pas là-bas le pays, malgré toutes les révolutions, les préjugés tombèrent dès qu'on eut étudié la merveilleuse organisation.

Quelques uns croyaient ne voir, dans l'enseignement ménager, qu'un cours de cuisine pour le perfectionnement des cuisinières ; un instant d'étude les fit revenir de leur erreur et les gagna à la bonne cause.

L'école vise plus haut que former des domestiques, elle veut que la femme soit, dans sa maison, à la fois abeille et reine, et cela sans choses difficiles, avec tous les moyens que Dieu a mis à sa portée.

L'Enseignement ménager sait prouver par les chiffres que la véritable économie ne consiste pas à faire peu de chose, mais à bien faire ce que l'on fait, à le faire avec intelligence ; il apprend à composer des menus invraisemblables de bon marché, comprenant des mets substantiels et agréables ; il apprend l'hygiène raisonné des maisons, l'hygiène des vêtements et des individus, quelques notions sur le soin des malades et des enfants, la couture, le lavage, le repassage ; il apprend même un peu de jardinage.

Non seulement la culture des légumes et des fruits, mais encore l'entretien des fleurs, rien de ce qui peut embellir le foyer et le rendre attachant n'étant négligeable.

Le succès a suivi de près l'entreprise ; partout ou des cours ont été ouverts, les élèves ont afflué, et Madame de Diesbach se trouve payée de tout son dévouement par les échos du bien qu'elle fait.

Espérons que dans notre pays, les rangs de cette armée du bien vont grossir et sachons rendre hommage aux femmes de cœur et d'intelligence qui se dévouent à ce but sacré : le foyer.

MAGALI

## La Musique.

Caresse harmonieuse et plaintive des vagues,
Que, sur les grèves d'or développe la mer !
Harpe que fait ployer la main de l'être cher
Sous un capricieux essaim de notes vagues !

Concert mélancolique épanché par les nuits !
O suaves frissons ! sanglots de la musique !
Mystérieux et doux enchantement des bruits
Qu'exhalent l'âme humaine et le monde physique !

Rien n'effleure le cœur d'un vol plus triomphant
Que des vœux dégagés du joug de la parole,
Indécis et subtils comme une écharpe molle,
Balbutiements d'oiseaux et gazouillis d'enfants !

Poëtes, devant vous, je me tais et j'admire,
Mais il vous faut des mots afin d'être compris ;
Un soupir de viole emporte les esprits
Dans l'infini des cieux, sur l'aile du délire !

MAURICE OLIAVAINT.

## Conseils Pratiques

### Poudre dentifrice

On brûle du pain dans un four de cuisine. Quand le pain est carbonisé on le pulvérise, le tamise et on mêle cette poudre avec son poids égal de poudre de quinquina.

Cette poudre est tendre et ne raye pas les dents.

### Pour donner au bois blanc l'apparence du noyer

Faire un mélange de 6 parties d'eau et d'une partie d'extrait d'écorce de de noyer, passer une couche de ce mélange sur le bois, et lorsqu'elle est à moitié séchée, frotter les bois avec une solution de bichromate de potasse. L'apparence du noyer est absolument obtenue par ce procédé peu coûteux.

### Pour blanchir le linge roussi

Dans 500 grammes de vinaigre faites bouillir jusqu'à consistance 16 grammes de son en pain et 60 grammes de terre à foulon ; ajoutez-y le jus de 2 oignons.

Versez sur la partie roussie et lavez ensuite à 2 ou 3 eaux fraîches.

## REVES

Monsieur le directeur,

Voulez-vous m'aider à détruire une idée courante, mais fausse, concernant les rêves.

Vous entendez fréquemment des personnes dire que telle nuit elles ont rêvé, ou, au contraire, qu'elles n'ont pas rêvé. Et, dans l'affirmative, elles se complaisent à conter leurs rêves.

Il y a là deux erreurs à rectifier.

La première est qu'on ne saurait dire qu'une fois l'on a rêvé et qu'une autre fois l'on a pas rêvé. attendu qu'une fois endormi on rêve toujours.

Notre cerveau est un organisme qui, comme le cœur, ne cesse de fonctionner d'un bout à l'autre de l'existence. Un arrêt de la faculté de penser ne peut donc se concevoir qu'avec l'arrêt de la vie même.

La vérité est que certains rêves, selon notre état physique, prennent assez d'intensité pour que la mémoire en soit impressionnée. Il nous en reste alors un souvenir au réveil. Ce souvenir peut, du reste, être précis ou imprécis. La plupart de nos rêves se déroulent sans laisser aucune trace dans la mémoire. C'est pour ce motif que nous croyons, au réveil, ne pas avoir rêvé. Mais, je le répète, ce n'est qu'une illusion et nous n'avons cessé de rêver tout le long de notre sommeil

Si, une fois endormi, notre cerveau continue à fonctionner, il n'en est pas de même de notre volonté.

Affranchie de la tutelle de la volonté, la pensée suit un cours déréglé et c'est pour cela que les rêves sont toujours décousus. Ils reflètent sans suite et sans ordre, des impressions anciennes ou récentes.

Il est donc rare que l'on puisse narrer un rêve qui se tienne ou, pour mieux dire, qui se soit déroulé avec une certaine suite.

En général, celui qui raconte un songe est obligé de lier, par une sauce de son cru, les divers tronçons de son rêve pour lui donner l'apparence d'un tout complet. Notez que, bien souvent, il accomplit ces soudures par une force réflexe et sans savoir bien nettement lui-même qu'il brode.

Les romanciers et les poètes usent beaucoup du rêve et en font généralement des histoires bien bâties et définies. Je veux bien leur donner le droit d'en agir ainsi, mais si c'est permis en littérature, au point de vue scientique cela est absolument faux.

Il n'est pas mauvais de le dire pour faire disparaître, non seulement une erreur répandue, mais aussi tout l'échafaudage de superstitions qui entoure encore le rêve.

Il faut répandre dans les masses cette vérité, que l'on rêve toujours et que le rêve n'a aucune espèce de signification fatidique.

Vous rendrez service à vos concitoyens en y contribuant.

Recevez, etc.,

Dr X...

Du *Temps*.

## Découverté de Reliques Indiennes

Welland, Ont—Une équipe d'hommes, sous les ordres de W. C. P. Phillips, assistant curateur du musée provincial, à Toronto, creusait un monticule à Humberstone Club, à Port Colbourne, et on ne fut pas peu surpris de découvrir un dépôt de reliques indiennes, d'une richesse inconnue jusqu'ici. Le monticule contenait neuf squelettes, de nombreux bracelets, des colliers de perles, des tamahawks, des pipes, un vase de cuivre et trois vases de terre.

# LE COURRIER DE L'OUEST

*Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."*

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

**LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.**

**Jeudi, 4 Octobre 1906**


## A nos Lecteurs.

Une année s'est déjà écoulée depuis la fondation de notre journal, aussi tenons-nous, à l'occasion de cet anniversaire, à remercier chaleureusement les Canadiens-Français de l'Alberta pour le bon accueil qu'ils ont ont réservé au COURRIER DE L'OUEST.

Il y a de cela à peine un an la population de langue française du Nord-Ouest ne possédait pas d'organe qui lui fut propre. Elle était obligée de lire des journaux de langue anglaise et, par conséquent, elle avait toujours des faits politiques ou autres, une interprétation anglaise.

Elle composait une minorité infime, anonyme, sans représentant, en un mot une minorité qui mûrissait pour l'assimilation.

Pour des raisons qu'il ne convient pas de signaler ici, plusieurs essais, pour la fondation de journaux français à l'ouest de Winnipeg, avaient échoués. Aussi ce n'est pas sans un peu de sceptisme que beaucoup de nos amis nous virent créer le COURRIER DE L'OUEST.

On nous prédisait courte vie et voilà la première année écoulée, c'est-à-dire, la plus difficile dans la vie d'un journal, celle qui comporte le plus de sacrifices de la part des fondateurs ; le plus de peine pour les rédacteurs.

Sans doute, ce n'est pas avec le dernier jour de la première année que s'évanouiront toutes ces difficultés, mais d'ores et déjà nous avons le droit de nous croire vainqueurs de l'épreuve.

Lors de sa création, notre journal s'était imposé une ligne de conduite que nous résumons comme il suit : Faire connaître les besoins et défendre, si c'était nécessaire, les intérêts politiques, économiques et religieux des Canadiens-Français ; servir de trait d'union entre les divers groupements de langue française ; leur apporter les nouvelles importantes qui intéressent non seulement le Canada, mais encore le monde entier ; leur donner l'interprétation canadienne-française la plus large sur les faits politiques.

Et enfin, en étendant son influence dans la province de Québec et dans les Etats-Unis : servir l'immigration en s'efforçant d'attirer vers l'Ouest de nombreux colons de langue française, colons qui, en augmentant le nombre et l'importance des centres canadiens-français, augmenteraient encore l'influence politique et religieuse de ces derniers.

La tâche était grande et petite notre force.

Cependant plein de confiance dans le patriotisme des Canadiens-Français qui nous garantissait leur appui, nous nous sommes résolument engagés dans la lutte.

Envisageons les résultats.

Et tout d'abord, nous revendiquons notre part dans le triomphe du parti libéral dans l'Alberta.

Entièrement dévoués au parti libéral et à son chef, Sir Wilfrid Laurier, nous avons mené une campagne des plus vigoureuses contre les conservateurs, ennemis de notre race, de notre religion. Grâce à cette campagne, les Canadiens-Français, comprenant leurs devoirs et leurs intérêts, ont favorisé le parti libéral et montré par le succès éclatant de ce parti, de quel poids ils étaient en matière politique.

La conséquence de cette démonstration a été l'élévation d'un Canadien-Français, l'Honorable Dr. Roy, à la dignité de Sénateur.

Depuis cette époque, la vie politique des Canadiens-Français dans l'Ouest et leur influence en cette matière sont des faits acquis.

Qu'ils se disciplinent, qu'ils apprennent de leurs adversaires l'unité d'action, qu'ils se groupent autour de l'Hon, Dr. Roy, devenu leur chef politique.

Ils seront cette minorité puissante capable de faire osciller la balance politique en faveur du parti le meilleur. Ainsi, au point de vue politique, nous avons obtenu un résultat superbe qui a plein effet sur notre action économique et religieuse.

De nombreux colons, venus des Etats-Unis, attestent que notre influence en matière de colonisation n'a pas été nulle. Cependant comme elle peut être encore plus développée, nous élaborons un programme à cet effet.

D'ailleurs, un journal est une chose perfectible et, par conséquent, susceptible de se modifier. Nous ne saurons manquer de le faire, dans l'intérêt de nos lecteurs.

Actuellement notre journal comprend huit pages : 1ère employée aux nouvelles mondiales ; 2ème littéraire ou scientifique ; 3ème plus spécialement consacrée aux dames et aux jeunes filles ; 4ème page politique ; 5ème habituellement consacrée aux cultivateurs : 6ème et 7ème faits divers ; 8ème chroniques locales et régionales. Peu de journaux, si jeunes, offrent autant de matières intéressantes. Cependant loin de nous en tenir là, nous songeons à augmenter encore l'intérêt de notre journal afin qu'il réponde à la confiance dont tous les Canadiens-Français nous ont honorés.

Nous remercions tous nos lecteurs des efforts qu'ils ont fait en essayant, plusieurs avec succès, d'augmenter le nombre de nos abonnés, tant autour d'eux que dans la province de Québec et aux Etats-Unis.

Nous remercions aussi très chaleureusement tous ceux qui nous envoyent des informations sur leur settlement, et nous les prions de continuer leur collaboration précieuse. Il va sans dire qu'au premier rang nous plaçons les Rév. Pères et les Prêtres qui sont nos correspondents les plus réguliers et à l'influence desquels nous devons une bonne part de notre succès.

Avant de terminer, nous nous permettrons de conseiller à nos lecteurs de faire leurs achats aux magasins qui annoncent dans notre journal. Ils doivent, dans ces magasins, se faire connaitre comme Canadiens-Français, et parler français. De cette façon ils obtiendront facilement que tous les magasins anglais aient au moins un employé de langue française. Cela favorisera les transactions de nos compatriotes qui ne parlent pas l'anglais, procurera du travail à des Canadiens-Français et affirmera ainsi la reconnaissance de nos droits et de notre nationalité que pour rien au monde nous n'avons le droit d'abdiquer,

## Le Parti Conservateur

Jusqu'ici, comme les négociants de Chicago le faisaient pour leurs viandes malsaines, les conservateurs avaient l'habitude de cacher leurs idées sous des étiquettes mensongères. Mais il y quelques jours, par imprudence ou impudence, je ne sais lequel des deux termes vaut mieux, l'un des chefs de ce parti mourant, l'Hon. M. Foster. a prononcé ces paroles, au banquet donné à Toronto en l'honneur de Sir Howard Vincent : " Je me soucie peu que le " Canada soit une nation ou non. Je tiens moins à être un Canadien que je " tiens à être sujet britannique."

D'autres paroles d'une aussi grande importance ont été prononcées par cet orateur verveux. Il souhaitait, par exemple, que le Canada soit prêt à défendre l'empire et pour cela entretienne une armée bien organisée et bien disciplinée.

Conservateur est bien, en effet, le titre qui convient à ce parti rompu, figé comme une glace. Il ne s'est pas encore aperçu que le Canada progresse qu'il s'accroit en homme et en richesses. Il ne s'est pas davantage aperçu que les Canadiens, conscients de leurs forces et confiants dans l'avenir, n'ont qu'une aspiration commune, quoique d'une réalisation lointaine, l'indépendance.

Si ce parti avait encore conservé quelque espoir de ralliement, il doit l'abandonner, car l'Hon. M, Foster a ouvert les yeux aux Canadiens en leur montrant de quel côté était la plus noble conception du patriotisme.

## AUTOUR DU TARIF

Le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier, toujours soucieux des intérêts du pays, prépare un nouveau tarif des douanes qu'il soumettra aux Chambres en 1907.

Cette question des tarifs est une des plus importantes qu'un gouvernement ait à résoudre, car c'est d'elle que dépend bien souvent l'essort économique d'un pays.

Lors de son arrivée à la direction du pays, le gouvernement libéral elabora le tarif actuellement en vigueur, connu généralement sous le nom de tarif Feilding du nom du ministre des finances. Ce tarif, l'un des plus solides titres de gloire de Sir Wilfrid et de l'Hon. M. Feilding a donné le magnifique résultat que l'on sait.

Cependant par suite du développement de notre pays il est devenu utile de le modifier.

C'est autour de ces modifications, auxqelles travaillent les créateurs du tarif initial que se livreront les plus grosses batailles de la saison parlementaire de 1907.

Un article du *Soleil*, de Québec, que nous reproduisons ci-dessous montrera que déjà les premières escarmouches ont lieu :

" L'Association des Manufacturiers Canadiens a l'avantage de posséder un "comité du tarif." Ce comité a pour mission de surveiller la politique douanière du gouvernement, de signaler les erreurs, d'éclairer les ministres sur les besoins particuliers de telle et telle industrie, etc.

Lors du dernier congrès de l'Association, tenu à Winnipeg, le "comité du tarif" a fait son rapport, et dans ce rapport, nous lisons ce qui suit :

"Le tarif n'est plus une question politique. Nous regrettons que quelques journaux du Canada ne l'aient pas encore réalisé. Le journal qui met la politique avant le patriotisme n'a pas à cœur les vrais intérêts de notre pays. La question en est une qui suppose complète et fréquente discussion, et les conditions actuelles, non les théories ou les exigences politiques, sont les principes sur lesquels la révision doit être basée. Votre comité croit que le gouvernement du Canada donnera au peuple du Canada ce qu'il demande, et que le tarif de 1907 fortifiera et encouragera chaque branche de nos industries nationales."

Disons d'abord que le "comité du tarif" a pour président M. McNaught, député conservateur à la législature d'Ontario ; que M. George E. Drummond, dont le nom a circulé comme candidat conservateur à Montréal, en est membre ; que MM. Cyrus Birge, Edward Gurney, Robert Munro, Frederick Nicholls et plusieurs autres notables adversaires du gouvernement, en sont aussi membres. N'est-il pas touchant d'entendre ces messieurs exprimer leur confiance dans le gouvernement, alors que dans le fond de leur cœur, ils sont résolus à lui faire une lutte sans merci ! Ils "croient" que le gouvernement du Canada donnera au peuple ce qu'il demande, et que le tarif de 1907 fortifiera chaque branche de nos industries, et cependant, leur chef, M. Borden, est à organiser ce qu'il espère être une opposition formidable à la politique douanière du gouvernement, telle qu'elle apparaîtra dans le tarif de 1907.

Ils n'aiment pas leur pays, ceux qui font passer la politique avant le patriotisme. C'est absolument vrai. Et pourtant, la tactique du gouvernement conservateur est et sera toujours de s'opposer au tarif libéral, même quand on croit qu'il accordera au peuple ce qu'il demande. Où est donc son patriotisme ?

Et le peuple, qu'est-ce qu'il demande ? Sous ce nom de peuple, bien des intérêts sont compris. Sous le nom de peuple aiment à se ranger les manufacturiers ; sous ce nom, si l'on tient compte du nombre, sont mieux désignés leurs ouvriers, bien mieux encore les cultivateurs.

Pour le cas du tarif, le gouvernement peut comprendre sous ce mot, deux classes, au bien-être desquelles il doit diviser son attention : les producteurs et les consommateurs. L'intérêt des producteurs est de vendre le plus cher possible leurs produits. Les manufacturiers canadiens sont de ce nombre. L'intérêt des consommateurs est de payer le moins cher possible ce qu'ils dépensent. C'est la condition des quatre-vingt-dix-neuf-centièmes d'entre nous. La protection signifie hausse des prix. Si vous imposez un droit de vingt-cinq centins sur un article, il se vendra vingt-cinq centins plus cher, c'est tout naturel.

Qu'est-ce donc que demande le peuple ? Simplement ceci : que les choses qu'il achète et qu'il consomme ne se vendent pas plus cher.

Tout le monde se plaint que le coût de la vie augmente. Tout relèvement de tarif l'augmentera encore.

Or, les manufacturiers canadiens, tout le parti conservateur, demandent un relèvement de tarif.

Et c'est dans le même temps qu'ils expriment l'espoir que le gouvernement, dans le tarif de 1907, accordera au peuple ce qu'il demande.

Si le gouvernement se rend aux désirs du peuple, les manufacturiers et les conservateurs n'obtiendront pas ce qu'ils demandent, et c'est précisément pourquoi ils se préparent à combattre la politique du gouvernement.

### Canada et Japon.

Ottawa.— D'après un rapport reçu de M. Alexander McLean, agent commercial du Canada au Japon, le " Chronicle " de Kobi annonce que le Japon a conclu un traité avec le Chili et se propose d'en conclure de semblables avec tous les pays de l'Amérique du Sud.

Un meunier japonais s'est plaint à M. MacLean que le blé canadien coûtait plus cher que celui de l'Australier et des Etats-Unis.

### LA COUR SUPREME.

Ottawa—Le terme de la Cour Suprême qui est ouvert depuis le 2 octobre tient le record pour les appels, qui sont au nombre de 73. Plusieurs de ces appels n'avaient pu être décidés au dernier terme.

Les documents dans la cause de l'élection de Shelburne et Queen's ont été reçus. mais ils ont dû être renvoyés a Halifax afin que l'on puisse remplir certaines formalités légales.

Il y a pour ce terme cinq causes d'élection, y compris celle de Shelburne et Queen's. Les autres sont celle de Saint-Anne et trois de Halifax.

### Consulat général de France

### AMNISTIE

**Accordée par le gouvernement Français aux insoumis et déserteurs**

Le " Journal Officiel " a publié dans son numéro du 14 juillet 1906 le texte de la loi relative à l'Amnistie, que la Chambre a votée avant de se séparer pour les vacances. Nous croyons être agréables aux Français résidant sur le continent américain, en reproduisant l'article qui indique qu'elles sont les catégories de citoyens appelés en bénéficier.

***

Art. 1er. —Amnistie pleine et entière est accordée pour les faits antérieurs au 10 juillet 1906.

Aux déserteurs et insoumis des armées de terre et de mer et aux déserteurs des bâtiments de commerce ;

(a) L'amnistie est entière et sans condition de servir : 1. pour les insoumis et déserteurs âgés de plus de quarante-cinq ans ; 2. pour les insoumis et déserteurs que des infirmités rendent impropres à tout service actif ou auxiliaire dans les armées de terre et de mer.

(b) L'amnistie est conditionnelle pour les hommes âgés de moins de quarante-cinq ans, c'est-à-dire avec obligation de servir dans les conditions suivantes : les insoumis ayant moins de trente ans seront tenus d'accomplir le service auquel ils étaient assujettis ; les insoumis qui ont accompli leur temps de service actif, mais n'ont pas répondu aux appels de la réserve, auront à passer ou à complèter dans un corps ou dans un dépôt, le temps de service pour lequel ils auraient été appelés conformément à la loi en vigueur ; les déserteurs ayant moins de trente ans, auront à compléter le temps de service qu'ils avaient à faire au moment où ils ont manqué à l'appel. Néanmoins, les hommes désignés dans les trois paragraphes qui précèdent ne seront pas astreints à un service actif au-delà de leur trentième année révolue.

Le bénéfice de cette disposition s'étendra aux hommes omis dans les tableaux de récensement ; après trente ans, les uns et les autres resteront soumis aux obligations de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge ; les insoumis et déserteurs âgés de moins de trente ans qui seraient mariés, avec ou sans enfants, ou qui seraient veufs avec un ou plusieurs enfants, ne seront pareillement soumis qu'aux obligations de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge.

(c) Les déserteurs et insoumis susceptible de recevoir l'application de l'amnistie avec condition de servir prévue par le paragraphe (b), devront, ainsi que les marins inscrits, déserteurs de commerce, se présenter devant les autorités qui seront désignés par les ministres de la guerre et de la marine, pour formuler leur déclaration de retour avant l'expiration des délais ci-après, qui compteront à partir de la promulgation de la présente loi, savoir :

Trois mois pour ceux qui sont dans l'intérieur de la France et en Corse ; six mois pour ceux qui sont en Algérie ; six mois pour ceux qui sont hors du territoire français, mais en Europe ou en Tunisie ; un an pour ceux qui sont hors du territoire de l'Europe, de l'Algérie ou de la Tunisie ; et dix-huit mois pour ceux qui sont au-delà du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn.

(d) A l'expiration des délais fixés au précédent paragraphe, les insoumis et déserteurs qui ne se seront pas présentée pour réclamer le bénéfice de l'amnitie avec condition de servir, ou ceux qui, après avoir pris une feuille de route, ne se rendraient pas à leur destination, seront de nouveau recherchés et poursuivis, s'il y a lieu.

***

Il est de l'intérêt de toutes les personnes, à qui cette amnistie est applicable, de faire parvenir leur demande à l'autorité consulaire française, dans les délais fixés, car, sous aucun prétexte, ces délais ne seront prolongés.

Sur le continent américain, les délais expirent le 12 juillet 1907.





**Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.**

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille et toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteador réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.



**CONTRAT POUR LA POSTE.**

DES soumissions cachetées adressées au Ministre des Postes seront reçues à Ottawa jusqu'à midi le 2 novembre 1906 pour le transport de la poste de Sa Majesté, pour un contrat proposé de quatre ans, treize fois par semaine entre plusieurs boites aux lettres, boites aux paquets et succursales de bureau de poste, et le bureau de poste d'Edmonton, à partir du 1er decembre 1906.

On pourra voir des avis imprimés contenant plus amples informations relatives à ce contrat et obtenir des formes de soumissions en blanc au bureau de Poste à Edmonton et au bureau de l'Inspecteur des postes.

A. W. CAIRNS,
Inspecteur de poste.

Calgary, 21 sept. 1906.
27-3

# POUR LES CULTIVATEURS

## Epreuve de la Vitalité

### De grains de semence et d'autres grains

Le nombre d'échantillons des grains de semence et d'autres graines soumis à l'epreuve pendant la saison de 1902-3 pour détermin le taux de la germination, a été de 2,091.

L'on a poursuivi cet utile travail d'année en année depuis l'établissement des fermes expérimentales. Les quatre premières années le nombre moyen d'échantillons soumis à l'épreuve fut de 719 par an ; mais pendant les douze années passées le nombre moyen a été de 2,015 par saison. Ils consistent surtout en échantillons de céréales dont la vitalité était douteuse par suite du mauvais temps au moment de la moisson ou de quelque autre circonstance défavorable. On envoya aussi pour épreuve de nombreux échantillons de mil (timothy), de trèfle et d'autres graines qu'achètent les cultivateurs et au sujet desquels ils désirent savoir s'ils sont bons. Le nombre total d'échantillons qui ont été soumis à l'épreuve et sur lesquels il a été fait rapport depuis le commencement de ce travail est de 29,451. L'on invitait les cultivateurs à envoyer chaque année tous les échantillons de vitalité douteuse en raison de dommage à la moisson, dans le grenier ou ailleurs, de sorte que l'on puisse en déterminer la faculté germinative et l'utilité pour semence.

Alliée de près à cette branche des travaux est l'étude de la longueur de temps pendant laquelle les grains et les graines de différentes sortes conservent leur vitalité. Dans beaucoup de cas la diminution de la vitalité avec l'âge est beaucoup plus rapide qu'on le suppose généralement. En 1898, l'on commença quelques expérience à cet égard en choisissant douze échantillons, tous de variétés à pousse vigoureuse et de la récolte de 1897. On plaça chacun de ces échantillons dans un sac de coton et on les déposa sur une étagère à découvert, du côté non éclairé d'une pièce dans un bâtiment ordinaire à moitié hauteur entre le plancher et le plafond, où ils se trouvent à une température aussi uniforme que possible. On les conserva ainsi et on en fit une épreuve chaque année. Les échantillons consistent en trois sortes différentes de blé, quatre d'avoine, deux d'orge, deux de pois et une de lin. Les blés étaient du Fife rouge récolté à Indian-Head, et du Preston et du Red Fern récolté à Ottawa. Les échantillons d'avoine étaient deux de Banner récoltés à Ottawa et à Indian-Head, un de Prize Cluster d'Ottawa et un de Scottish Chief d'Indian-Head.

Chez le blé les taux moyens de vitalité des trois variétés ont été les suivants chacune de six années de l'essai : en 1898, 80 pour cent ; en 1899, 82-3 pour cent, tant soit peu plus ; en 1900, 77-3 pour cent ; en 1901, 37 pour cent ; en 1902, 15 pour cent ; et en 1903, 6 pour cent. Cette moyenne de 6 pour cent en 1903 vient entièrement d'un reste de vitalité de 17 pour cent chez le Red Fern car le Fife rouge et les Preston avaient entièrement perdu leur capacité de germination. Il est donc évident qu'il ne peut être vrai que l'on ait fait germer du blé trouvé sur des momies.

Chez l'avoine, les taux moyens de vitalité des quatre échantillons pendant les six années de l'essai ont été, en 1898, 90-2 pour cent ; en 1899, 93 pour cent ; en 1900, 78-2 pour cent ; en 1901, 67 pour cent ; en 1902, 54 pour cent et en 1903, 29-5 pour cent. Aucune des avoines n'a entièrement perdu sa vitalité pendant cette période.

Chez l'orge, dont un échantillon était à deux rangs d'orge Canadian Thorpe, récoltée à Indian-Head, et l'autre à six rangs d'orge Mensury, récoltée à Ottawa, les taux moyens de vitalité chacune des mêmes années d'essai ont été : 97, 91, 78-5, 36, 19-5 et 7-5 pour cent. La variété à deux rangs avait entièrement perdu sa vitalité en 1902, tandis qu'à la fin des six années celle à six rangs en retenait encore 15 pour cent.

Les taux moyens de vitalité chez les deux variétés de pois essayées, Daniel O'Courke et Large White Marrewfat (Grand gros blanc), ont été les mêmes six années comme suit : 94, 95, 88, 64, 64 et 6 pour cent, chez l'échantillon unique de lin les taux ont été : 81, 82, 75, 49, 26 et 24 pour cent.

Ces essais nous font voir que, lorsque l'on garde quelqu'une de ces variétés de grains ou de graines, on peut s'attendre à ce que la capacité germinative et la vigueur de pousse soient la seconde année ce qu'elles étaient la première. Elles faibliront la troisième année et iront ensuite rapidement en diminuant.

## Grains de Semences

Les fermes expérimentales de l'Etat ont été établies en 1887, et au printemps de 1828 a commencé l'utile travail d'aide aux cultivateurs en leur fournissant pour essai des échantillons de grains de semence d'un mérite supérieur. Dès lors ils ont coopéré avec les fermes expérimentales dans la détermination des variétés des différentes céréales les plus précoces et les plus généralement productives sous les nombreuses conditions variées de climat et de pays. En 1888 le nombre d'échantillons distribués fut de 2,700. Chaque année depuis on a continué cette utile branche des travaux, qui a rapidement pris de grandes proportions et est partout très appréciée par les cultivateurs. On a mis le plus grand soin à envoyer le grain parfaitement pur. Quelquefois on n'a pu le faire avec les meilleurs appareils de nettoyage, et dans tous ces cas-là on a fait trier le grain à la main, traitant ainsi chaque année plusieurs milliers de livres. On fait aussi des efforts pour que les échantillons soient marqués de leurs noms authentiques et soient des plus productifs.

Au cours des dix années passées le nombre d'échantillons distribués chaque année a été en moyenne de 35,030 et le nombre total depuis 1888 jusqu'à la fin de 1903 est de 421,312, ce qui a exigé l'emploi de plus de 938 tonnes de grains de première qualité. Sur ce nombre d'échantillons, 368,245 ont été expédiées par la ferme centrale à Ottawa et 55,067 par les fermes succursales. On reçoit chaque année des centaines de lettres de cultivateurs exprimant leur gratitude pour les échantillons envoyés ; car de cette manière, ils obtiennent, sans qu'il leur en coûte rien outre leur propre travail, de la semence pure de la plus excellente qualité. Il n'y a aucun doute que ces échantillons placés entre les mains de tant de bons cultivateurs ont amélioré la qualité et ont eu une très grande influence en bien sur la qualité et la productivité du grain produit.

Pendant la saison de 1903 on a fait un changement dans la distribution. Tandis que dans le passé la plus grande partie des échantillons distribués pesaient trois livres chacun, les trois années dernières on a envoyé à un nombre limité de cultivateurs qui ont pris un intérêt spécial à ce travail, une quantité des principales céréales suffisantes pour ensemencer un dixième d'acre ; cette quantité était de 8 livres d'avoine, ou de 18 livres de blé ou d'orge. Ces plus gros échantillons ont été fort appéciés ; mais, comme dans quelques cas il y a du mécontentement chez ceux qui recevaient les petits échantillons, on a cru qu'il valait mieux traiter tous ceux qui adressent des demandes de céréales sur le même pied. et leur envoyer à chacun 4 livres d'avoine ou 5 livres de blé ou d'orge, ce qui suffirait dans chaque cas pour l'ensemencement d'une parcelle d'un vingtième d'acre. Les échantillons de pois, de maïs et de pommes de terre pésent 3 livres, comme ci-devant.

## Exposition d'abeilles à Worcester

Worcester, Mass. — Pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, il a été donné aux apiculteurs d'assister à une exposition d'abeilles dans la salle Horticulturale de Worcester, les 24, 25 et 26 septembre.

L'association des apiculteurs du comté est la première association de ce genre qui prenne l'initiative d'un mouvement semblable. On exhibera, à cette exposition des abeilles, du miel de toutes les couleurs et tout ce dont on fait usage dans la culture des abeilles.

Le Dr Everett F. Philipps, qui a la charge du département d'apiculture du gouvernement, à Wachington, fera une conférence à l'exposition.

## NOS RICHESSES MINIERES

On annonce de divers points du pays, la découverte de riches gisements de platine.

Le platine est un métal extrêmement rare, qui est d'un secours inappréciable au chimiste, à l'électricien, au photographe, au dentiste et à l'orfèvre dans leur travail de chaque jour. La production en a été si restreinte, jusqu'ici, qu'il coûte excessivement cher, tellement qu'on ne l'emploie qu'en très petites quantités et avec parcimonie.

Si les espérances qu'on fonde sur les nouvelles découvertes se réalisent, l'approvisionnement de platine de l'univers va se trouver augmenté considérablement. le prix de ce produit va baisser en proportion et le Canada aura rendu au monde un très grand service.

On a récemment découvert du platine dans les sables de la rivière Saskatchewan, dans la Colombie Anglaise, dans la région de Caribou, dans le district de Yale et à Sudbury (Ontario). On a signalé aussi l'existence du même produit sur la rive sud du Saint-Laurent, dans les Cantons de l'Est.

Jusqu'ici notre production de platine a été peu importante, mais les minéralogistes espèrent beaucoup des nouvelles découvertes, auxquelles ils attachent la plus haute importance.



Une leçon de français. — Maman, dit bébé, v'là qu'il pleut, ouvre donc ton pépin ! —Monsieur Bébé, je vous défends d'employer des mots d'argot... on dit " parapluie. " —Bien m'man. On rentre à la maison. Papa fait réciter sa leçon à bébé. —Quel fut le père de Charlemagne ? —Et Bébé :—Parapluie le Bref, papa !

## L'EXPOSITION DE VEGREVILLE

Comme l'on s'y attendait, l'exposition de Végreville à obtenu un franc succès. Déjà depuis mercredi soir les hôtels étaient bondés et force a été pour les nouveaux venus de se caser dans les maisons particulières.

Avec beaucoup de bonne humeur plusieurs ont dû coucher par terre.

J'ai employé ma matinée à flâner dans les rues de Végreville, me demandant à chaque instant comment de si belles maisons bâties sur des fondations de briques, des magasins très grands et aussi bien fournis que ceux de la capitale, deux splendides hôteis, pouvant soutenir la comparaison avec ceux d'Edmonton, avaient pu être bâtis en si peu de temps. Il a véritablement fallu déployer une énergie et une activité extraordinaire.

Mais n'allez pas croire que cette activité se soit un instant ralentie à l'approche de l'hiver, il semble, au contraire, qu'elle va crescendo. De nouvelles maisons se bâtissent, des caves se creusent, des briques s'amoncellent. Toute la journée c'est un bruit assourdissant de marteaux. Deux dépôts de bois de construction ont fort à faire pour conserver leurs avances, et en gare se pressent une cinquantaine de wagons chargés de marchandises de toute nature à detination de Végreville.

D'heure en heure la ville s'accroît. Un élévateur de 30,000 minots, le deuxième, est en construction, et une nouvelle compagnié cherche un emplacement favorable pour en construire un autre, encore plus grand.

Trois églises sont déjà élevées. A ce propos nous ne pouvons que déplorer le choix du site de la Mission Catholique, qui est beaucoup trop loin en dehors de la ville et de l'autre côté de la voie du chemin de fer.

La naissance et le développement de Végreville a quelque chose de vertigineux et je crois que l'on n'en trouve pas d'exemple même aux Etats-Unis.

Sur le terrain de l'Exposition sont rangés dans un hall et à l'extérieur les produits agricoles qui vont servir à nous édifier snr la richesse du district.

Je dois complimenter d'une façon particulière les organisateurs pour la manière dont ils ont rempli leur tâche. Ils ont su, par les excellentes dispositions prises, faciliter l'examen de tous les produits. Les visiteurs ont été unanimes à le reconnaître.

L'exposition des animaux était particulièrement intéressante par le nombre et la beauté des sujets, Bœufs, vaches, génisses, juments, tous de races améliorées et en parfait état rendaient la tâche du jury bien difficile.

Les volailles présentées étaient en grand nombre et de races pures. Pour les poules, les Plymouth Rock dominaient, de splendes oies de Toulouse, des dindons bronzés, remarquables par leur grosseur, des pigeons, des canards de toutes variétés ont retenu devant leurs cages de nombreux visiteurs.

Enfin dans le hall étaient rangés les échantillons de blé, d'avoine, de graine de lin, de choux, concombres, oignons, tomades, blé d'Inde parfaitement mûr, et mille autres produits du sol dont l'énumération serait trop longue.

On a beaucoup remarqué les échantillens de blé. Les grainsdurs, longs et gros, d'une couleur très claire, il se classaient tous dans le No. 1 extra dur, c'est-à-dire, la qualité la plas rémunératrice, il en était était de même d'ailleurs pour l'avoine.

La beauté de ces céréales a frappe maints fermiers étrangers à la recherche de terres, et qui, sans doute, vont chercher à s'établir dans la vallée si fertile du Vermillion.

Les fermières des alentours avaient déployé toute leur science pour exposer des beurres, fromages, pains, gelées et confitures de toute nature, à l'aspect desquelles plus d'un enfant et même plus d'une grande personne ont dû sentir monter la salive à la bouche.

Des coussins agréablement peints ou brodés, des dentelles délicates montraient que les arts féminins sont aussi en honneur dans cette contrée favorisée.

On avait enfin réservé une place au cahier des jeunes écoliers.

Des machines de toute nature avaient aussi été exposées par de nombreux commerçants.

En un mot, rien ne manquait pour rendre l'exposition intéressante et surtout pour prouver aux étrangers nombreux combien étaient solides les bases sur lesquelles Végreville fondait sa prospérité.

Les divertissements n'ont pas fait défaut. Sur la piste, de bonnes courses au trot et au galop ont été courrues devant les tribunes combles, et les joueurs de baseball, équippe d'Edmonton contre Végreville, ont émerveillé les spectateurs par leurs qualités réciproques.

## L'" OVERSEAS "

Montréal. — Le transatlantique du Pacifique Canadien, " l'Empress of China " est arrivé à Hong Kong à 9 heures hier matin, délivrant les malles de la Grande Bretagne en 29 jours 7 heures 35 minutes soit 4 heures 25 minutes avant le temps fixé par le départements des Postes. Les malles orientales ont quitté Liverpool, vendredi le 24 août à 7 heures p. m. sur " l'Empress of Ireland " arrivant à Quebec le vendredi suivant à 2.10 a. m. Le convoi qui les transporta de Québec à Vancouver, arriva en ce dernier endroit juste en temps requis, 6 heures a.m. mardi le 4 septembre. A Vancouver on transfère les malles sur " l'Empress of China, " qui vient de les débarquer à Hong Kong. La distance parcourue est 13,000 milles.



## La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

d'honneur de se dominer, de rester maître de ses nerfs, il fondit en larmes.

C'est vrai, murmura-t-il sans se redresser, d'une voix que les sanglots coupaient... Je vous jure que je ne m'en doutais pas tout à l'heure... Je ne savais pas... Il me semblait l'aimer d'une autre sorte... Et cependant oui, Geneviève... vous avez raison... c'est trop.

Il était si malheureux que madame Maldonne s'approcha, écarta les mains dont il se couvrait le visage.

—Je ne vous accuse pas, dit-elle doucement, je vous plains. Vous n'avez été que faible... Ça été une surprise de votre âme. Regardez-moi.

Il se redressa, et, comme épuisé, appuya sa tête sur le dossier du fauteuil. Il ne feignait plus, il ne cherchait plus à échapper à l'aveu de sa faiblesse.

—Oh ! Geneviève, dit-il en tenant les mains de sa sœur étroitement serrées dans les siennes, et le regard fixé sur les lames fuyantes du parquet, je suis bien à plaindre, vous dites vrai. Tous les autres, vous, Guillaume, Thérèse, vous aviez de grandes affections qui veillaient sur vous, qui vous protégeaient contre la vie... mais moi ! Ma mère était morte, et, depuis lors, tout seul, sans fiancée, sans femme...

—Il y avait nous, Robert.

—Oui, reprit-il amèrement, il y avait vous ! Mais vous vous aimiez, et ce partage-là, voyez-vous, ne suffit pas à nourrir les autres âmes, comme la mienne, très tendres, exclusives, si vous voulez... Et, alors, cette enfant qui était libre, elle, et jeune, et souriante, j'ai cru pouvoir m'attacher à elle uniquement... beaucoup trop... sans le dire jamais... sans avoir d'autre idée que de ne pas la quitter... Et maintenant, c'est pourtant bien cela... il faut...

Il se leva, reprit quelque chose de la tenue fière et correcte qu'il avait d'habitude.

—Eh bien ! dit-il avec décision, je partirai !

A ce mot, qu'elle attendait pourtant, Madame Maldonne tressaillit, et se recula un peu.

—Mon Dieu oui, répéta-t-il en observant qu'elle avait pâli, et comme s'il posait une question.... Je partirai d'ici.

Elle pâlissait, mais elle ne faiblissait pas.

—Vous êtes juge, dit-elle.

—Vous m'approuvez ?

Elle s'arrêta un instant, avant de prononcer ce qu'elle savait être l'arrêt de séparation définitive, et prononça avec effort :

—Oui, Robert.

La résolution qu'il venait de prendre grandissait Robert à ses propres yeux. Il devinait qu'il avait reconquis toute l'estime de Geneviève.

—Je crois vraiment, dit-il, que je me suis assis devant vous ! Excusez-moi.

Il s'essuya les yeux, cilla les paupières, comme pour chasser un rêve pénible, et dit, plus posément :

—Tout à fait entre nous deux, l'entretien que nous venons d'avoir ?

—Je le promets.

—Rien à Guillaume ?

—Non.

J'inventerai quelque chose, n'est-ce pas ? une affaire, une lettre reçue.... Surtout....rien à Thérèse !

—Non. Elle ne saura rien de vous, Robert, que ce qu'elle connait de bien et de beau.

Il réfléchit un peu, regarda autour de lui, comme pour chercher quelque chose, quelqu'un qui retardât le sacrifice, et, ne trouvant rien, il ouvrit les bras. Sa sœur s'y jeta. Il l'embrassa longuement, et, tandis qu'elle répétait, de sa douce voix maternelle ; " Mon pauvre cher ami, mon pauvre enfant!" il fit un effort sur lui-même, et dit tout bas :

—Demain !

Madame Maldonne s'échappa, pour ne pas éclater en sanglots. Mais elle n'avait pas entendu la porte se refermer derrière elle, qu'elle perdait courage à son tour, et fondait en larmes.

X

Robert ne déjeuna pas aux Pépinières. Peu d'instants après son entrevue avec sa sœus, il sortit, et gagna la ville. Il avait quelques notes à régler et plusieurs objets à acheter, dont une valise, meuble depuis longtemps inutile dans la vieille maison. Il avait surtout besoin de réfléchir, de reprendre possession de lui-même. Les affaires terminées, il entra chez une pauvre femme du faubourg, qu'il secourait, et, au lieu de l'aumône ordinaire, lui remit tout un mois de sa retraite d'officier. " Ce sera pour le temps que durera mon voyage, dit-il, car je pars. " La femme comprit qu'il ne reviendrait pas, et le suivit du regard, tant qu'il fut en vue de la maison, avec cet air de commisération et d'effroi qu'elles prennent devant un mystère de souffrance qui passe.

L'après-midi était très avancée lorsque M. de Kérédol rentra aux Pépinières, fit avertir M. de Maldonne, et s'enferma avec lui dans le laboratoire. Une heure plus tard, le dîner réunissait, comme d'habitude, les quatre hôtes du logis. Ils entrèrent dans la salle à manger, les deux hommes encore animés par la discussion à peine l'autre porte, silencieuses, pâles et gênées. Thérèse avait appris la nouvelle, d'un mot de sa mère, il y avait peu de temps, et ses yeux, rougis par les larmes, disaient assez son chagrin. Robert partait !

Pour expliquer ce coup de théâtre, M. de Kérédol avait inventé un prétexte quelconque, le plus invraisemblable peut-être qu'il eût pu trouver : un héritage à recueillir, une parente lointaine, qui l'avait institué légataire. Le temps et la présence d'esprit lui manquaient, pour donner une apparence ingénieuse à cette fable. Il ne l'avait guère défendue qu'en la répétant. M. Maldonne, après avoir d'abord refusé de croire à la possibilité d'un départ, pris à la réalité du motif, ne doutait plus de son malheur à présent, et n'avait guère le cœur à discuter le reste. Il apercevait les Pépinières désertées, l'intimité brisée, tant de projets abandonnés. Oh ! dans cette surprise du chagrin, comme sa vieille amitié avait bien sonné sous le coup ! Comme Robert avait reconnu l'accent vrai, la tendresse naïve et dévouée qui l'avaient conquis, bien des années auparavant, pendant ses campagnes d'Afrique ! S'il s'était injustement exprimé, sur le compte de cette loyale nature, maintenant, il reconnaissait son erreur. Il réapprenait, dans l'épreuve mutuelle de l'adieu, ce que valait son ami.

Autour de la table, les quatre convives se taisaient. A peine des mots échangés avec cérémonie, comme entre étrangers. Aucun n'osait ouvrir son âme. Ils veillaient même sur leurs yeux, pour que toute leur douleur n'y fût pas.

M. de Kérédol, par excès de précaution, par un enfantillage d'esprit qui avait son côté touchant, avait ouvert près de lui un carnet. De temps en temps, il y inscrivait un chiffre, puis il semblait réfléchir et se plonger dans des calculs difficiles.

—Qu'est-ce que tu comptes ainsi ? demanda M. Maldonne.

—Oh ! rien, répondit négligemment Robert, en fermant le carpet. Ce sont des chiffres en l'air, des hypothèses.

—Et elle vivait à Clamart, cette dame ?

—Oui, à Clamart.

—Alors, c'est là que tu habiteras ?

—Probablement....je ne puis pas savoir encore....je verrai.

M. Maldonne leva les épaules. Dans son chagrin même, lui, nature optimiste et sans cesse remontante, il conservait quelque espérance, celle au moins de retarder le départ de plusieurs jours, de plusieurs semaines. Qui sait ? En s'y prenant adroitement ? Il laissa donc un peu d'intervalle, pour retrouver, — autant que cela était possible et un pareil moment,—un peu de sa manière ordinaire, qui était engageante et bonne.

Je pense là, dit-il, à notre collection de tulipes. Nous pourrions, si tu voulais, la partager demain ou après-demain ?

—La partager ? Pourquoi ?

—Mais nous l'avons faite à frais communs, à peines communes. Tu serais peut-être bien heureux, à Clamart....

—Non, mon ami, répondit M. de Kérédol, en se penchant sur son assiette, je n'emporterai rien. Tu ne peux te figurer combien je tiens peu à tout cela maintenant.

—Il y a aussi le catalogue, reprit M. Maldonne, le catalogue qui n'est pas achevé. Nous l'avions commencé ensemble. Te rappelles-tu les premières séances ?

—Oui.

—Comme c'était bon ! Deux heures par jour, au musée, tout seuls au milieu des oiseaux, de notre œuvre presque vivante encore, levant les ailes, dressant le cou, marchant autour de nous ! Tu les aimais, ces séances-là !

—C'est vrai !

—Eh bien ! je crois qu'en deux petites semaines de collaboration, trois tout au plus, nous aurions terminé.

—Impossible, Guillaume, je t'assure.

Le naturaliste eut un geste d'impatience.

Tu ne peux pourtant pas nous quitter demain ?

—Pardon, demain, dit Robert faiblement.

—Matin ?

— Je ne sais pas encore, mon ami.

M. Maldonne aurait peut-être insisté. Sa femme, jusque-là silencieuse, l'interrompit.

—Il faut le laisser libre, dit-elle. Tu vois que mon frère a autant de chagrin que nous. S'il en a décidé ainsi, ce doit être mieux, j'en suis convaincue.

Robert la remercia d'un coup d'œil. Et la conversation s'arrêta. Mais la même pensée continuait à les occuper tous quatre.

Thérèse n'avait pas dit un mot. Elle avait remarqué que M. de Kérédol évitait de la regarder, et qu'il baissait les yeux, quand elle levait les sien vers lui. Le dîner achevé, il annonça qu'il sortait pour une heure ou deux, s'enveloppa de son manteau à pèlerine, et prit la porte. Thérèse la suivit. Elle le rejoignit sous les arbres de l'entrée. M. de Kérédol ne l'avait pas entendue marcher derrière lui.

—Parrain ?

Il se détourna, et, sous la lune voilée de cette nuit d'hiver, il aperçut, tout près, le visage triste et les yeux suppliants de Thérèse.

—Parrain, reprit-elle, vous ne partez pas tout de suite ?

—Non, mon enfant, mais rentrez vite, vous n'avez pas de châle, rentrez....

—Peu importe le froid. Il faut bien que je vous parle, répondit-elle, en s'abritant derrière une touffe d'arbustes verts, contre le vent qui soufflait du fond du jardin. Et je veux vons dire...

—Quoi donc, Thérèse ?

—Vous savez bien ce que je vous promis là-bas, sous la tonnelle ? Vous vous rappelez ?

—Oh oui ! répondit-il, enveloppant de son regard l'enfant presque confondue avec les ramures enchevêtrées du bosquet, et dont il ne voyait guère que la petite tête inquiète sortant de l'ombre et tendue vers lui.... Oh oui ! je me souviens....

—C'est que, vouyez-vous, mon parrain, M. Claude Revel paraît vouloir m'aimer....

—Il vous l'a dit ?

—J'en suis sûre, reprit-elle en rougissant. Vous vous en doutiez ?

—Moi ?

—Oui, vous l'avez deviné, je le sais. J'ai même pensé que cela pouvait entrer pour quelque chose, — oh ! pardonnez-moi de vous dire tout ainsi, — dans vos projets, dans votre départ....

—Comment pouvez-vous supposer ? dit-il vivement....

Elle sourit, parce qu'elle avait une idée aimable dans le cœur.

—J'aurais dû dire : " dans votre retour ", fit-elle. Je me trompe parce que je suis un peu émue, mais vous al

## Tremblement de terre sous-marin.

San Francisco—Le capitaine Pilt, du navire *Robert Searles*, qui est arrivé de Tacoma et des ports du nord avec un chargement de bois, a mentionné parmi les incidents de son voyage, une violente secousse sismique qui a créé une panique dans l'équipage et a failli endommager gravement le bâtiment. Cette secousse de tremblement de terre s'est produite le 14 septembre et a duré 22 minntes, alors que le navire se trouvait à 250 milles de son port de destination. Autant que le capitaine et les officiers du bord purent vérifier, sa position sur l'océan était à 41 degrés 11 minutes de latitude nord et 24 degrés 52 minutes de longitude ouest au moment où le phénomène se produisit.

Le navire a, parait-il, souffert dans ses hautes œuvres et la cargaison a subi un fort déplacement des suites de la secousse.

Dans le monde, les gens qui vous déplaisent tiennent deux fois plus de place que les autres.

# CHRONIQUE LOCALE

A l'occasion de la visite à Edmonton des manufacturiers canadiens accompagnés par un représentant de "His Majesty's Board of Trade" la ville avait hissé son grand pavois. Tous les magasins et beaucoup de maisons particulières, obéissant à la requête de M. May notre maire, avaient décoré leurs devantures et de nombreux drapeaux flottaient au vent. Notre ville, déjà si coquette, avait pris un air de fête et fit une excellente impression sur les membres de la Caravane. Le soir dans la salle du patinoir splendidement ornée, il y eut une réunion à laquelle avait été convié tout Edmonton.

Après les discours dans lesquels notre province et notre ville recueillirent l'ample moisson de louanges à elles dues, une partie du patinoir fut convertie en salle de dance et les couples joyeux tourbillonnèrent jusqu'à une heure très avancée dans la nuit.

## Le C.N.R. à la Yellow Head Pass

Rapidement et presque en secret le C.N.R. a fait arpenter le tracé de sa ligne vers le pacifique. Voulant devancer le G.T.P au passage des Montagnes Rocheuses, afin d'avoir le choix de la meilleure vallée, trois équipes nombreuses, ont été mises à l'œuvre, cet été par le C. N. R. Deux sont rentrées, leurs missions terminées et la troisième est attendue incessament. Cette dernière a atteint la "Yellow Head Pass" il y a environ huit jours et pratiquement on peut considérer le tracé de la ligne du C.N.R. prolongé jusque là.

Nous ne pouvons qu'applaudir car cette énergique initiative est de nature à augmenter considérablement la valeur de notre pays en le rapprochant de la mer.

Mardi soir les Canadiens Français résidant à Edmonton se sont réunis pour offrir un cadeau à M. O. Terrault récemment marié.

Une adresse fut lue attestant toute la sympathie de l'auditoire.

Le cadeau offert est un ameublement de salon, du meilleur goût.

Monsieur Terrault profondément ému remercia ses amis.

M. Tessier prononça quelques paroles très spirituelles, touchant au mariage. M. W. Gariépy lui succéda et porta la santé de la ville d'Edmonton comme il en avait été prié, puis dans une improvisation brillante, il évoqua le mariage avec tous ses avantages, ses douceurs il s'étendit tant sur ce sujet, que sans doute maints jeunes célibataires convertis vont bien vite chercher à se marier. M. Madore, le nouvel avocat canadien-français d'Edmonton, en quelques mots bien sentis pria encore une fois M. Terrault de croîre à la solidité de l'amitié de tous ceux qui l'entourait. La fête s'est prolongée bien avant dans la nuit.

Nous devons quelques mots de félicitations aux organisateurs de cette petite fête pour le succès de laquelle rien n'avaient été négligé.

Nous apprenons avec un sensible plaisir que M. Madore, autrefois avocat à Québec, depuis peu fixé dans notre ville, vient de subir avec succès les examens de droit anglais nécessaires pour pouvoir exercer dans notre province.

M. Madore est entré en société avec M. E. B. Edwards l'avocat bien connu à Edmonton.

Mme Marie-Louise Boucher, épouse de Regis Bourré, est morte le 27 septembre. Les funérailles ont eu lieu le 29 septembre au milieu d'une grande affluence.

Mme Bourré était la mère de Mme M. Pomerleau et de M. C. Gallagher.

Nous prions les familles éprouvées d'accepter nos condoléances.

## L'OUVERTURE DE L'HOTEL CECIL.

L'Hotel Cécil a ouvert ses portes lundi soir au milieu d'une affluence considérable.

Dans la salle à manger splendidement servie, ornée de fleurs et de plantes vertes plus de 400 repas ont été servis.

Durant le souper, l'orchestre Irving alternant avec la fanfare St-Jean-Baptiste firent entendre les plus brillants morceaux de leurs répertoires.

Plus de 1,000 personnes ont visité l'hôtel le soir d'ouverture. Toutes ont été unanimes à reconnaître le bon goût, la richesse et le confort de l'installation.

Les chambres artistement meublées sont reliés à l'office central par un réseau de sonneries électriques et de téléphones. Cette installation absolument moderne et qui répond si bien aux exigences du public été très appréciée.

MM. Lannic et Bélanger, les propriétaires de l'Hôtel sont décidés à s'imposer tous les sacrifices pour que leur établissement soit toujours un modèle de confort et conserve la brillante réputation qu'il a acquise dès le premier jour.

L'Hôtel Cécil ne coûte pas moins de $60,000.











lez voir que j'ai songé à vous. Voici ce que j'ai décidé. Si M. Revel me demande, je répondrai : " A une condition ! "

M. de Kérédol branla lentement la tête.

—Attendez donc. "A une condition, c'est que rien ne sera changé aux Pépinières, et que Thérèse continuera d'habiter avec son père, sa mère et son parrain, le colonel." Alors, puisque rien ne sera changé aux Pépinières, une fois vos affaires terminées, vous serez bien tenté de revenir ?

Elle souriait tout à fait.

—Et vous savez, ajouta-t-elle, je crois qu'il acceptera... entre nous, je le crois bien !

Elle tendit les deux mains vers M. de Kérédol. Elle s'attendait à le voir sourire aussi, l'attirer dans ses bras, la serrer sur son cœur, mais non : il pressa à peine les doigts de sa nièce, et les laissa retomber dans l'ombre. Ses traits se ridèrent au passage d'une émotion douloureuse.

—Ma petite Thérèse, dit-il, vous avez le meilleur cœur que j'aie connu... mais cela ne se pourra pas... j'aurai trop... d'intérêts, là-bas, pour ne pas rester...

Et il s'éloigna, épouvanté d'avoir répondu par cette raison, brutale autant que fausse, à cette innocente petite qui demeurait là, stupéfaite, blessée au fond de l'âme que son oncle pût préférer un intérêt quelconque à la vie des Pépinières.

Comme il allait passer le seuil, il se détourna et vit Thérèse immobile dans la lumière vague, au milieu de l'allée.

—Rentrez, ma Thérèse chérie ! dit-il.

Et sa voix avait toute la pure tendresse des jours lointains.

.............................................

M. de Kérédol fit encore plusieurs courses en ville, et, sur le tard, passa devant l'hôtel de Claude Revel, Il s'arrêta, sonna, et remit entre les mains de Justine un billet ainsi conçu :

"Monsieurs, des affaires importantes et urgentes m'obligent à partir demain matin. Je ne sais combien durera mon absence, peut-être sera-t-elle longue. Je serais heureux de vous voir, et de vous faire, avec mes adieux, des recommandations auxquelles je tiens beaucoup. Je sortirai de la maison à sept heures précises. Ayez la bonne grâce de vous trouver sur la route. Ne sonnez pas, et montrez-vous le moins possible. Je vous en serez, monsieur, sincèrement obligé.

R. comte de KÉRÉDOL."

Puis il revint très lentement aux Pépinières.

XI

Robert voulait éviter, pour les autres et pour lui-même, la scène inutile de la separation. Il n'avait averti ni sa sœur, ni M. Maldonne, ni Thérèse.

Levé avant l'aube, le lendemain, il sans bruit, fait ses préparatifs de départ. Il n'emportait qu'un peu de linge et quelques livres, deux ou trois de ces pauvres manuels fatigués qui lui rappelaient les premières années de l'enfance. "Le reste, disait-il, dans une lettre laissée sur la commode, mes armes, ma bibliothèque, me sera envoyé plus tard, si je le demande."

A tâtons, pour qu'on remarquât moins sa fuite, il descendit l'escalier, sa valise à la main, traversa le couloir, et se trouva dehors, dans la brume d'où l'ombre de la nuit commençait à se retirer. Si maître qu'il fut de lui-même, ou plutôt si décidé à ne pas montrer de faiblesse, il ne put s'empêcher de se détourner, et de regarder une dernière fois la chère maison. Elle était close, terne, comme affaissée dans le sommeil et dans la nuit. Les feuilles de lierre et quelques rames sanglantes de vigne vierge pendaient, lourdes de brouillard. Des gouttes d'eau s'en échappaient, et tombaient à terre, une à une, comme des larmes. Personne n'assistait à ce suprême adieu. Pas un regard pour répondre à celui qui embrassait douleureusement toutes ces choses familières. "Cela vaut mieux ainsi," murmura M. de Kérédol. Et, redressant sa tête énergique de vieil officier, retroussant la pointe de ses moustaches pour se donner un air de bravoure, il continua rapidement son chemin. La petite porte découpée dans le grand portail s'ouvrit, et se referma discrètement. L'exil était commencé.

Devant lui, Robert aperçut une forme humaine, et, supposant bien que c'écrit Claude, il s'efforça de se raidir encore, pour ne pas trop révéler sa souffrance. Mais sa pâleur, l'espèce d'égarement et d'effarement de son visage le trahissaient si bien, que le jeune homme, en le voyant s'approcher lui dit :

—Etes-vous malade, monsieur ?

—Si ce n'était que cela, répondit M. de Kérédol. Mais je pars, monsieur, je pars !

—Votre billet d'hier soir me l'apprenait. Vous me demandiez de venir. Me voici.

—Oui, répondit M. Robert en lui tendant la main, je vous remercie... Ayez la bonté de m'accompagner. Je vous expliquerai... mais pas ici...

—Volontiers, monsieur. Vous n'avez personne pour portez votre valise ?

—Plus bas, je vous prie, je ne veux pas qu'on s'en doute... non, monsieur, je n'ai personne.

—Alors, permettez-moi de vour aider, dit Caude.

Il prit une des poignées de la valise, et tous deux, s'écartant un peu l'un de l'autre pour partager le poids, se mirent en route. M. de Kérédol marchait d'un pas mal assuré, du côté qui longeait le mur, la tête à demi tournée vers les branches, qui appuyaient leurs dentelures mouillées parmi les mousses poilues et les pariétaires. Après quelques mètres, il s'arrêta.

—Ecoutez, dit-ii.

Dans la langueur froide du matin, un petit sifflement très doux s'élevait près d'eux.

—C'est un rouge-gorge dit Claude.

—Vous le voyez ?

- Il est là, sur l'arrêt du mur.

—Je le connais, repondit M. Robert ; il nous suivait souvent...

Il y avait dans ce pluriel, une pensée si triste, que M. de Kérédol continua sa route, les yeux baissés.

Un peu plus loin, il demanda :

—Suit-il encore ?

—Oui, le voilà qui sautille de branche en branche.

—C'est le seul qui soit venu, murmura M. de Kérédol.

Quand il eut dépassé la limite du domaine, son pas devint plus ferme et plus rapide. Robert se hâtait, poussé, sur ce chemin de l'exil, par ses engagements de la veille, et par sa propre faiblesse, qu'il ne sentait que trop disposé à une défaite. Il y avait une lutte dans son âme. Claude en devinait quelque chose, et respectait le silence de son compagnon. La brume, chassée par le vent, laissait tomber maintenant des rayées de soleil, ça et là. Devant eux, les cabarets de la banlieue s'ouvraient, guettant les maraîchers. Des voix d'enfants, s'échappant par les fenêtres, se mêlaient au roulement des carrioles. Entre les deux voyageurs, la valise se balançait d'un mouvement régulier.

Au moment où ils allaient entrer dans la ville :

—Monsieur Claude, dit M. de Kérédol en se détournant pour regarder pardessus son épaule, j'ai les yeux si mauvais, ce matin, que je distingue à peine ma route... voyez-vous encore la maison ?

—Grosse comme une fève blanche.

Robert soupira profondément.

—Toute la joie de ma vie est derrière moi, dit-il.

Et il ajouta, sans transition apparente :

—Voulez-vous bien oublier ma vivacité d'hier, monsieur ?

—C'est déjà fait, répondit Claude.

—Vous avez pu voir en moi un adversaire, reprit M. de Kérédol... J'aurai du moins le bonheur de ne vous avoir pas nui. . je m'éloigne...

—Je suis convaincu, dit le jeune homme, qu'en tout cas votre opposition n'eût pas duré.

—Vous avez raison, répondit gravement M. de Kérédol.

Ils s'engagèrent dans les rues, de plus en plus peuplées, où les boutiques, les fenêtres, les cours d'oberges s'éveillaient. Le vieil officier ne faisait nulle attention à cette vie renaissante du faubourg qui, tant de fois, avait amusé son oisiveté. Des vendeuses de lait qu'il connaissait, belles filles aux joues fraiches des bords de la Loire, penchant leurs pots de fer-blanc d'où coulait un flot mousseux dans les plats des ménagères, lui faisaient un signe d'amitié qu'il ne remarquait point. Derrière leur étal, des marchands auxquels il causait volontiers, en flânant, le considéraient avec étonnement, et le suivaient des yeux. Plusieurs saluèrent, auxquels il ne répondit pas. Le sifflet des locomotives en manœvre, dans les tranchées, là-bas, parut seul le tirer de la torpeur où il était plongé. M. Robert tressaillit, et retomba dans son rêve. Il semblait avoir tout oublié du monde réel qu'il traversait, tout, jusqu'à la présence de ce jeune homme un peu intimidé, hésitant devant cette douleur muette, et qui se demandait : "Quelles recommandations avait-il donc à me faire ? Il ne me dit plus rien."

Tous deux arrivèrent à la gare, et déposérent la valise à terre, au milieu de la salle d'entrée, presque déserte. Jusque-là, M. de Kérédol s'était fait violence pour ne pas pleurer ; mais, voyant que tout était fini, que la dernière minute allait sonner, que, désormais, rién n'arrêterait son départ. tout à coup, il attira Claude contre sa poitrine, et, sanglotant, penché sur l'épaule du jeune homme et le serrant à l'étouffer :

- Mon enfant ! mon enfant ! aimez-la bien... aimez-la follement... moi aussi, je vous la donne !

Puis, avant que Claude, stupéfait, eût pu répondre, il s'écarta de lui. Son visage avait une expression de prière et de tendresse inquiète.

- Je vous en supplie, dit-il en joignant les mains, faites attention, le soir... qu'elle soit bien couverte... elle est délicate... moi, j'avais souvent un châle pour elle... oh ! dites, quand elle sort aussi, le matin, de bonne heure... elle est imprudente... chère, chère petite Thérèse !

Il regarda par la haute baie vitrée, du côté où se trouvaient les Pépinières.

- Je vous remerci d'être venu, ajouta-t-il plus posément... Dites-leur adieu pour moi... Allez... je n'en puis plus guère, voyez-vous !... allez, mon ami ; merci ! ..

Claude, très ému, sachant bien que les mots n'ont plus de sens devant certaines douleurs, ne répondit rien, et le quitta. Plusieurs fois il se détourna, et l'aperçut, immobile à la même place le front caché dans les mains, tandis que les hommes d'équipe enlevaient la valise, et interrogeaient inutilement : " Où allez-vous ? "

Quand Claude eut disparu, M. de Kérédol reprit sur lui-même le plein empire qu'il avait d'habitude, et, entendant pour la première fois la question que l'employé lui posait pour la dixième peut-être, dit de son air de commandement ;

—Où je vais ? mais je n'en sais rien encore. Attendez-moi !

Il s'approcha de la bibliothèque, au fond de la salle, et chercha un annuaire militaire.

A continuer

## A travers la ville

Le Dr Boulanger de Montréal est de passage à Edmonton.

M. Giroux, agent des succursales de la Banque Hochelaga, était de passage ici la semaine dernière.

Melle Cécile Bolduc, fille du Dr Bolduc de St-Michel, Co. Bellechasse, est en visite chez le Dr et Madame Blais.

M. Geo. Morin, qui tient un magasin au Petit Lac des Esclave, est de passage à Edmonton pour affaires.

Mme veuve D. P. Béliveau, de Ste. Monique, comté Nicolet, est en visite chez sa fille, Madame J. W. Lachambre.

Mme J. Bureau, épouse du député de Trois-Rivières, ainsi que Mme veuve J. Malone, sont en visite chez Mme Lachambre.

M. G. A. Leduc, de la maison Gibson & Co., qui était allé visiter la province de Québec, est rentré à Edmonton. Il a repris la direction de ses affaires.

M. Lambert et son fils, de Ste-Julienne, comté Montcalm, est en visite chez son frère, L. J. A. Lambert, de St. Albert.

La maison K. Mackenzie & Co., épiciers en gros, représentée à Edmonton par M. J. G. Fairbanks, vient de déménager ses entrepôts dans le magasin Lachambre, sur la Quatrième rue.

Le Rév. Dr. Moore, d'Ottawa, secrétaire et lecteur de l'Association Canadienne pour la lutte contre la consomption et les autres formes de la tuberculose, donnera une lecture sur les causes et les moyens de prévenir la consomption.

La conférence aura lieu dans le *Oddfellows' Hall*, Norwood Block, samedi soir, 5 Octobre, à 8 heures. Le Dr. Clendennan, officier du service de santé provincial, prendra probablement part à la réunion.

### BANQUET LIBERAL.

Demain soir, vendredi, 5 octobre, les libéraux d'Edmonton donneront un grand Banquet en l'honneur de l'Honorable Frank Oliver, Ministre de l'Intérieur.

Le banquet commencera à 8 30 au Prince Arthur Café.

Les toasts ci-dessous seront portés.

Le sénat et la chambre des communes.— par les Sénateurs Roy, Talbot, DeVeber, McIntyre.

Notre action.— H. F. Oliver.

La législature d'Alberta.— H. W. H. Cushing et l'H W. Z. Finlay.

Le parti libéral.— par Duncan, Marshall, Dr Clarke d'Old et Dr Stewart de Calgary.

Les membres les plus distingués du parti libéral ainsi que les membres de la législature d'Alberta s'attendent à ce que ce banquet soit une des plus grandes manifestations libérales qui ait eu lieu dans la Province.

### Baseball

Rencontre de Morinvile :

Club de la *Feuille d'Erable*, d'Edmonton contre le club de Morinville.

La victoire est restée au club *Feuille d'Erable*, par un score de 7 à 3.

Rencontre de Végreville :

Club d'Edmonton vainqueur par un score de 7 à 4, du club de Végreville.

## Chronique Régionale

### MORINVILE

La semaine dernière a été tenu une assemblée à l'hôtel Morinville dans le but de s'entendre pour organiser une fête à l'occasion de l'arrivée du premier train. Un programme très bien rempli à été arrêté.

MM. Marranda et Flors viennent d'arriver des Etats-Unis. Ils ont loué une maison et un atelier de forgeron. Ils ont beaucoup de travail. Leurs familles doivent arriver sous peu.

MM. Morin et Nadeau venus de Trois-Rivière pour l'exposition du 11 sept. dernier, ont acheté chacun deux lots dans notre village.

MM. Rémillard, Fluet et Fouchette viennent d'arriver et sont en train de visiter des terres.

Lundi dernier Mme Ethier, mère de M. le Curé a été gravement malade. Grâce aux bons soins du Dr Quesnel elle va beaucoup mieux.

Lundi après-midi, le Révérend Père Mérère, Curé de St-Albert et M. Hébert marchand, sont venus visiter M. le curé Ethier.

Par suite d'une attaque de grippe assez grave, M. le Curé Ethier a du gagner l'hopital d'Edmonton. Il est soigné par le Dr Blais et va déjà beaucoup mieux. La parroisse est desservie par le R. P. Lodet O. M. I.

Les battages vont bon train.

Le rendement est partout magnifiques.

### VEGREVILLE

M. Pépin est depuis quelques jours à peine établi à Végreville, il a acheté plusieurs lots et une superbe résidence.

Il représente plusieurs maisons de machineries de toute nature depuis les machines à coudre de la fameuse marque Raymond jusqu'aux plus grosses machines agricoles.

Il invite tous les cultivateurs des environs à s'adresser à lui pour tout ce dont ils peuvent avoir besoin.

Les lots de " Mont Pleasant " qui avaient été mis en vente à l'occasion de l'exposition sont à peu près tous vendus. Ils ont déjà une hausse de $25 et ils ne s'arrêteront pas là, car la beauté du site et l'agrandissement normal de notre cité les auront vite augmentés considérablement de valeur.

Ils attirent l'attention de tous les spéculateurs.

Les élections municipales ont donné les résultats suivants :

MM. William Clément, — maire ; George Abbot, Alexandre Goodwin, Charles Gorden, William McKenzie, Archibald Thompson, Daniel Trump, conseillers municipaux.

### St-EMERANCE

Nous avons reçu des nouvelles de notre cher curé M. O'Khueysen qui est actuellement en Hollande. Il nous annonce qu'il sera de retour parmi nous le 25 du mois prochain.

Quelques cas de fièvre typhoïde et scarlatine dont quelques enfants ont été victimes ont été vite enrayés, grâce aux bons soins du Dr Ferguson.

Dimanche au soir il y a eu une charmante soirée de famille chez Mme Ed Flynn à l'occasion de la naissance de sa petite fille Kate.

Nous avons le plaisir d'annoncer le futur mariage de Melle Doulin et M. J. B. Houle de Morinville.

### BROSSEAU

Le Révérend Père Therrien d'Edmonton est à St-Paul depuis quelques temps. Ses amis de Brosseau en profitent pour aller lui rendre visite.

Melles Blanche et Annette Lafond, viennent de rejoindre leur famille, résidant depuis peu à Brosseau. Ces gracieuses jeunes filles arrivent de Central Falls, Mass. Nous leur souhaitons la bienvenue parmi nous.

M. Mathieu Jámket a perdu une vingtaine de jeunes animaux atteints de la maladie connue sous le nom de « Black leg. » Ce cas est purement accidentel.

Nous avons une température froide depuis quelques jours. Nos cultivateurs se hâtent de terminer leurs travaux d'automne.

M. John Green, venant de New-York est venu rejoindre son fils déjà fixé ici.

M. Brosseau a reçu dernièrement une importante quantité de Marchandises pour l'automne et l'hiver.

Plusieurs jolies maisons sont en construction entre autre celles de MM. H. Japred, H. Brault, H. Houle et Emile Cloutier.









## Petites Annonces

**On demande** —Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au Courrier.

**On demande** — Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au Courrier.

**On demande** — de centaines d'hommes et de femmes, tout de suite. Ouvriers, mécaniciens, gens de métier, etc. Positions permanentes. S'adresser à : Edmonton Agencies, 746 Première Rue, Edmonton, Alta.

Tailleuse française connaissant la confection des robes et des chapeaux travaillerait à la journée, à domicile. S'adresser : Boite Postale, No 25.